

Rencontres

François Clos et Philippe de Quatrebarbes

Haras nationaux : deux IGREF acteurs et témoins de la fin d'une longue histoire

Ce double portrait de deux anciens IGREF (un Agro et un X) ayant fait une grande partie de leur carrière dans le service des Haras Nationaux illustre le profond attachement de ces ingénieurs à l'institution et plus largement au cheval.

Tout en reconnaissant, avec une certaine nostalgie, la nécessaire évolution des structures, jugée parfois rapide et radicale, ils soulignent le rôle tout à fait déterminant que les Haras Nationaux ont joué dans l'organisation de la filière cheval.

De quoi rêviez-vous à 17-18 ans ?

François Clos : Je n'avais pas de vocation au départ. Adolescent en Normandie, j'ai appris à monter à cheval avec un cavalier internationalement connu qui était Bernard Lebrun. Puis j'ai poursuivi des études scientifiques et suis rentré à Polytechnique. A la sortie, hésitant entre des domaines très différents, génie maritime, physique quantique... j'ai finalement opté pour le Génie rural, les Eaux et les Forêts, attiré par le panel d'affectations alliant métier d'ingénieur et contacts sur le terrain dans ce tout nouveau Corps polyvalent.

Philippe de Q. : Fils d'un agriculteur-éleveur, j'ai hérité de la fibre animalière de mon père. Je suis donc rentré à l'Agro avec cette passion du cheval que j'avais acquise auprès de lui. J'ai suivi cette voie

parce que je savais que c'était le passage obligé pour les Haras dont l'histoire avait bercé mon enfance. Entré dans l'école, je me suis senti dans mon élément, très marqué par les cours de Jacques Delage, Julien Coleou, Michel Sebillotte, les envolées lyriques de René Dumont. Le passage à l'ENGREF, dont j'avais découvert l'existence récente en rentrant à l'Agro, s'est imposé à moi – quoique j'y sois parvenu de justesse – pour exercer le métier dont je rêvais. Il a interrompu cette scolarité dans laquelle je me reconnaissais bien rue Claude Bernard, pour appréhender des matières ou des sujets qui m'étaient totalement étrangers, en tout cas inattendus et, pour certains, très rébarbatifs, du type hydraulique, mécanique des matériaux, gestion budgétaire.

« J'ai finalement opté pour le Génie rural, les Eaux et les Forêts, attiré par le panel d'affectations alliant métier d'ingénieur et contacts sur le terrain »

Comment se sont déroulées vos carrières ?

François Clos : Très naturellement. N'étant pas né dans le monde du cheval, j'ai choisi une première affectation dans les Haras que je ne connaissais pas, me réservant la possibilité de changer de voie si cela ne me convenait pas. J'appréciais ces contacts nombreux et diversifiés, autant dans le domaine agricole avec les éleveurs

que dans le domaine du sport (pratique de l'équitation) avec les jeunes. Dans cet environnement d'associations loi de 1901 (centres équestres, sociétés de courses...), je rencontrais tout un panel de gens passionnés. J'y suis finalement resté et, au bout de six ans, le directeur général de l'époque m'a demandé de venir à Paris comme chef du bureau de l'équitation et des courses. Après un premier poste sur le terrain (à Saint Lo) qui m'avait plu et permis d'acquérir une formation « d'homme de cheval » notamment par la pratique de la compétition, je suis passé dans l'administration centrale pour œuvrer de l'autre côté de la barrière et participer à l'élaboration de la politique de la filière et à l'évolution de la réglementation. J'ai ensuite, sans que cela ait été programmé au départ, été nommé à un poste de direction et d'animation au niveau régional (à Blois) puis au poste de directeur des Haras nationaux jusqu'en 1997, durant plus de onze ans, sous sept ministres de l'agriculture, de droite comme de gauche. Au moment de mon départ pour le Conseil Général du GREF, un projet de transformation de cette administration en un établissement public à caractère industriel et commercial, avec un certain nombre de particularités intéressantes, était dans les tuyaux : arbitré au niveau Premier ministre, le projet de loi était en cours d'examen au Parlement. Malheureusement, suite à la dissolution de 1997 suivie d'un changement de majorité, le texte n'a pas pu être voté et le dossier a été repris dans un autre esprit pour aboutir, après plusieurs réorganisations, à la création, en 2009, de l'Institut français du cheval et de l'équitation.

Philippe de Q. : Lorsque j'ai commencé ma carrière, j'ai eu à m'identifier à un Corps d'ingénieurs tout récent, le GREF, tout en exerçant, au sein d'une institution très ancienne et chargée d'histoire, celle des Haras Nationaux, un métier passion. Il fallait s'appuyer sur des savoirs spécifiques, dont l'acquisition progressive et la maîtrise ne pouvaient procéder que de la connaissance et de l'expérience. Je me suis toujours bien senti dans cette grande Maison, où j'ai eu la chance d'occuper des postes passionnants – entre autres, direction de l'École des Haras, de Lamballe en Bretagne nord, ou du Pin en Normandie, et, pour l'établissement public de 2000 à 2004, direction interrégionale pour le Centre et le Grand Ouest et responsabilité



« Il fallait s'appuyer sur des savoirs spécifiques, dont l'acquisition progressive et la maîtrise ne pouvaient procéder que de la connaissance et de l'expérience »

des achats des étalons d'hippodromes. J'ai toujours eu, en même temps, conscience d'évoluer dans un microcosme dont il ne fallait pas être prisonnier ; c'est pourquoi j'ai souvent soigné les liens fonctionnels, hiérarchiques pour certains, toujours amicaux, avec les camarades IGRÉF des DDAF et DRAF auxquelles mes fonctions successives m'ont confronté. Cela m'a sans doute valu de pouvoir accéder comme ingénieur général en 2005, alors que ma position dans les Haras connaissait un bouleversement complet au plan des métiers et de l'organisation, au Conseil général du GREF, puis au CGAAER ; j'y ai connu une fin de carrière (jusqu'à 2011) particulièrement passionnante et riche de

relations humaines et d'échanges avec des collègues aux parcours extrêmement variés, ce que je considère comme un privilège rare.

Comment voyez-vous cette évolution des Haras Nationaux ?

François Clos : Je n'éprouve aucun regret car je pense que ce secteur devait évoluer et il a évolué. Cela aurait pu être plus progressif, moins radical, mais je suis convaincu que le travail très riche effectué durant toutes ces années a été utile. Les Haras Nationaux ont largement contribué à l'organisation de la filière cheval, à la mise en place d'un certain nombre d'outils, au développement, à la valorisation qui font le paysage d'aujourd'hui. Je pense aux domaines de la physiologie de la reproduction, l'aide au développement de l'équitation, la restructuration des Courses. Tout cela a permis une reprise en main par le secteur privé dans de meilleures conditions.

François Clos et Philippe de Quatrebarbes



François Clos (X 65, GREF 70) et Philippe de Quatrebarbes (P 68, GREF 72), après une riche carrière dans les Haras, ont accepté de relire leurs parcours à la fois similaires et très différents, parcours de passion animés par l'amour du cheval et du service de l'Etat, achevés en 2004 et 2011.

RENCONTRES

François Clos et Philippe de Quatrebarbes



Philippe de Q. : Le retrait progressif de l'Etat était sans doute dans le sens de l'histoire mais on voit bien qu'à différentes périodes son rôle a été déterminant dans l'évolution de telle ou telle race

« Le cheval a repris, depuis trente à quarante ans, une place qu'il n'avait plus du tout »

ou de telle ou telle spécialité. Il aurait pu conserver une certaine présence, il en a été décidé autrement... Par cette décision, il a renoncé à avoir dans ses rangs des experts des métiers du cheval puisqu'il n'est plus sur le terrain. Ceux qui en font peut-être les frais, ce sont les petits producteurs de base qui n'ont plus vraiment leur place sur le marché.

Vous avez eu un métier-passion qui n'existe plus, que conseillez-vous à une jeune qui aime le cheval ?

Philippe de Q. : Il n'a plus le circuit d'accès que nous avons eu, d'autant moins qu'il était destiné à pourvoir des postes dans l'administration qui n'existent plus. Cette filière ne recrute plus.

N'empêche que, c'est un constat que je fais, parallèlement, le cheval a repris, depuis trente à quarante ans, une place qu'il n'avait plus du tout. Cela a commencé dans les écoles vétérinaires; beaucoup d'étudiants de ces filières choisissent la médecine équine. C'est révélateur. Même dans les grandes écoles d'agronomie et d'agriculture, on assiste à une renaissance de l'intérêt pour le cheval. On rencontre aujourd'hui des ingénieurs de ces écoles dans le circuit de formation des cadres de l'élevage au niveau international; on

voit ces jeunes s'investir dans ce domaine après des stages à l'étranger, ce qui n'était pas le cas à notre génération. De nouvelles voies s'ouvrent et sont à explorer. Le secteur s'est financiarisé, il a suivi une

« De nouvelles voies s'ouvrent et sont à explorer »

évolution moderne où finalement les petits élevages familiaux disparaissent progressivement au profit d'unités plus importantes s'appuyant sur des fortunes ou sur des groupes d'investissement.

Et maintenant, que faites-vous ?

François Clos : J'ai pris ma retraite assez tôt, en 2004. Je me suis retiré à Granville et la page est maintenant tournée. J'observe ce qui se passe avec un œil extérieur mais aussi avec beaucoup d'intérêt, heureux d'avoir fait ce que j'ai fait mais en bannissant toute nostalgie sur ce qui n'est plus.

Philippe de Q. : Je viens de prendre ma retraite (en 2011) et me suis également retiré en Normandie où je reste en contact avec le monde du cheval qui y est très vivant. Je me reconvertis aussi dans l'histoire des haras qui me passionne. Je fais des recherches et des conférences dans les sociétés historiques comme témoin non nostalgique d'une histoire de plus de trois siècles pleine de rebondissements.

■ *Propos recueillis par Solange van Robais*



KUHN, société française, est un acteur global dans le monde du machinisme agricole, leader mondial dans les matériels non motorisés, avec des usines en France, aux Etats Unis, aux Pays Bas, au Brésil et dont 70% du CA sont réalisés en dehors des marchés domestiques.

Aussi nous recherchons des agronomes pour promouvoir et vendre nos machines à travers un réseau de filiales, importateurs et revendeurs agréés ou développer les produits de demain dans nos sites de fabrication.